

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

**Lecture pastorale de la prière de saint Bernard
dans le chapitre 22 du *De gradibus***

Je suis heureux que ce colloque m'ait incité à approfondir le thème de la prière pastorale telle que saint Bernard la médite dans le dernier chapitre de son traité sur les *Degrés de l'humilité et de l'orgueil*, car sa méditation rejoint les sentiments de tout pasteur, comme de tout père ou de toute mère qui, d'une manière ou d'une autre, fait l'expérience de l'impuissance face à la liberté qui choisit la mort au lieu de la vie, la perdition au lieu du salut. Et plus une personne est mûre dans la foi et dans la charité, c'est-à-dire dans la conscience de la vérité de la vie, plus elle éprouve ces sentiments non seulement à l'égard des personnes qui lui sont directement confiées, mais à l'égard de l'humanité tout entière, en particulier des jeunes qui, le plus souvent, *sont choisis* par le mal et la mort avant que leur liberté ne sache choisir le bien et la vie.

Pour comprendre le drame de la méditation de saint Bernard au chapitre 22 du *De gradibus*, il faut partir du bref chapitre 21 qui décrit les profondeurs de l'aliénation et de la dissemblance dans lesquelles glisse et tombe l'homme qui, au lieu de monter les degrés de l'humilité, a descendu tous ceux de l'orgueil. Saint Bernard décrit avec lucidité cet état dans lequel l'homme, ayant abandonné la raison, «privé de la crainte de Dieu qui le retenait comme un frein, (...) court intrépidement à la mort» (XXI,51). « Le malheureux, écrit Bernard, est traîné dans les profondeurs du mal, livré pieds et poings liés à la tyrannie des vices, et il advient qu'aspire dans le tourbillon des désirs d'une vie charnelle, oublieux de sa raison et de la crainte de Dieu, l'insensé dise en son cœur : il n'y a pas de Dieu » (ibid.).

L'orgueil entraîne ainsi l'homme dans un état infernal où il perd la liberté, la raison et la foi en Dieu.

C'est à partir de ce constat de la chute et de la perdition que saint Bernard développe toute la méditation du chapitre 22. Il regarde le triste spectacle de l'homme éloigné de sa vocation et de son destin, de l'homme perdu qui ne désire plus le salut. Ce n'est pas un homme abstrait, car Bernard est un père, il est un pasteur, et l'on voit que, lorsqu'il décrit cet homme qui glisse dans le néant, il a dans son esprit et dans son cœur des visages précis, des frères et des fils qui lui ont été confiés.

Mais on perçoit aussi que son regard intérieur a toujours devant les yeux l'homme toujours unique et singulier dont est constituée toute l'humanité, l'Adam tombé aux enfers qui gémit au fond de tout cœur humain.

Mais voici que son cœur paternel entend saint Jean dire dans sa première lettre : « Pour un homme dans cet état (...) je ne dis plus de prier » (XXII,52 ; 1Jn 5,16). Aussitôt, saint Bernard s'insurge contre cette résignation de l'Apôtre face à la damnation d'un homme : « Mais peut-être, ô Apôtre, veux-tu dire qu'il faut tomber

dans le désespoir ? » Bernard est comme une mère à qui l'on va arracher son enfant. Non, un père, une mère, un pasteur ne peut se résigner, ne peut s'abandonner au désespoir en ce qui concerne son fils, même si demander ce que l'on espère n'a plus de sens.

Ici, Bernard réalise qu'il y a comme un nœud à défaire. Celui qui aime ne peut se résigner à l'impuissance en voulant le bien de ceux qui choisissent le mal. Il accepte, parce que l'apôtre Jean le dit, qu'il ne soit plus possible de prier pour lui, mais il a besoin de comprendre sur quel autre chemin l'amour doit s'engager quand il ne peut plus suivre celui qui consiste à demander expressément le bien que l'égaré a décidé de rejeter en le qualifiant d'inexistant : « Dieu n'existe pas » (Ps 13,1).

C'est en effet ce problème qui, avant de faire souffrir tant de pasteurs, tant de parents ou d'amis, « tourmente » Dieu lui-même à l'égard de l'humanité blessée par le péché d'Adam. Toute l'économie de la Rédemption, et donc de la Croix, révèle que Dieu a relevé le défi du refus humain de se laisser sauver. Comment sauver une liberté qui refuse le salut ? Tel est le grand problème de Dieu et de Bernard.

Bernard comprend qu'il ne sert à rien de demander ce que la liberté a déjà refusé, car Dieu ne force pas la liberté humaine en imposant le bien à ceux qui le refusent. Mais alors, que faire ? Se rendre à l'impuissance ? Celui qui aime vraiment ne peut jamais se rendre. En effet, Dieu ne s'est pas rendu au péché de l'homme qui s'est éloigné de son amour. Mais en nous demandant, par l'intermédiaire de l'apôtre Jean, de ne pas prier pour lui, c'est comme si Dieu déplaçait la responsabilité et le défi à relever du pécheur au pasteur, du fils en fuite au père abandonné. Tout le drame de la responsabilité pour la rébellion de l'homme contre l'amour est déplacé de la liberté des enfants à la liberté des pères. Bernard relève ce défi, mais se demande comment faire sans pouvoir recourir à une prière qui demande grâce et conversion. Peut-on espérer sans prier ? « Y aurait-il encore un refuge pour l'espérance là où il n'y a plus de place pour la prière ? » (XXII, 52).

Pour répondre à ce dilemme, saint Bernard a une intuition très heureuse : celle de s'adresser aux femmes. Il faut un cœur de femme, un cœur maternel, une foi féminine pour sortir de ce nœud pastoral qui le tourmente. C'est pourquoi il dit à l'apôtre Jean qui l'a troublé par son affirmation : « Écoute une femme qui croit, espère et qui pourtant ne prie pas : Seigneur, dit-elle, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ! » Et Bernard ajoute : « Et à cette heure encore, nul doute : celui qu'elle savait dans la foi capable de garder son frère en vie, a le pouvoir de le ressusciter de la mort. » (ibid.)

Telle est précisément la question. Il ne s'agit pas d'obtenir pour les frères et sœurs perdus une simple survie ou réanimation : il s'agit d'obtenir une résurrection, un retour à la vie de ceux qui ont déjà choisi la mort.

Bernard analyse ensuite, à partir de l'épisode de la résurrection de Lazare en Jean 11, le fait que Marthe pose la mort de son frère Lazare devant Jésus et Jésus devant la mort de Lazare sans demander expressément sa résurrection.

Bernard insiste pour demander à Marthe, et aussi à sa sœur Marie, la raison de cette attitude : « La foi recevrait-elle dans certains cas ce que la prière n'a pas la

présomption de demander ? » Puis il les provoque directement : « Ô saintes femmes de l'entourage du Christ [*Christi familiares*], si vous aimez votre frère, pourquoi ne sollicitez-vous pas la miséricorde du Christ : vous ne pouvez ni douter de sa puissance ni manquer de foi dans sa bonté. »

Les femmes répondent à Bernard en indiquant ce qui sera le point de fuite du problème qui tourmente le père et le pasteur face aux frères rebelles ou aux brebis égarées. Un point de fuite qui n'est pas une chose à faire, comme nous réduisons souvent la prière, mais un « se tenir » de notre misère devant la miséricorde de Dieu.

La réponse des femmes est aussi simple que géniale, comme le sont souvent les femmes elles-mêmes : « Nous prions mieux ainsi, en paraissant ne pas le faire ; notre foi est plus efficace ainsi, sous les apparences d'un manque de foi. Elle transparait bien ; nous laissons paraître notre peine ; et lui assurément, sans qu'il soit besoin de paroles, sait quel est notre désir. Qu'il puisse tout, nous le savons ; mais ce miracle, si grand, si nouveau, si inouï, pour être tout à fait en son pouvoir, excède pourtant de loin les mérites réunis des humbles femmes que nous sommes. C'est bien assez pour nous d'avoir offert un champ à sa puissance, une occasion à sa bonté ; nous aimons mieux attendre patiemment sa volonté, plutôt que demander effrontément ce qui peut être contraire à cette volonté. Enfin, ce qui manque à nos mérites, il se peut que notre discrétion y supplée. » (ibid.)

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Cela signifie que Dieu sait déjà ce dont nous avons besoin, ce dont tous les pécheurs ont besoin, tous les rebelles à sa volonté et à son amour. Dieu pourrait sauver tout le monde en un instant. Mais sa liberté s'arrête au seuil de notre liberté, dans l'attente d'une liberté qui consentirait à l'irruption de sa miséricorde dans le monde, dans le monde habité par des milliards de brebis perdues qui attendent la résurrection de leur vie dans le Christ. La foi de Marthe et Marie n'a besoin d'aucun autre accomplissement que celui dont l'amour tout-puissant du Seigneur a réellement besoin pour s'exprimer dans le monde : « *Sufficit nobis potentiae locum, pietati dedisse occasionem, malentes patienter expectare quid velit, quam impudenter quaerere quod forsitan nolit.* »

Habituées à accueillir le Christ dans leur maison, les saintes sœurs de Béthanie, merveilleusement définies par Bernard « *Christi familiares* », savent que la présence de Jésus ne demande rien d'autre qu'un *lieu* qui lui donne l'*occasion* de faire ce qu'il veut ou de ne pas faire ce qu'il ne veut pas.

Et les femmes ajoutent que ce lieu qui donne au Christ l'opportunité d'être Lui-même envers nous, est un cœur humble, conscient de sa propre misère : « ce qui manque à nos mérites, il se peut que notre discrétion y supplée. »¹

Bernard s'attache à ce terme « discrétion – *verecundia* », et il le développe lorsque, immédiatement après, il approfondit dans la Vierge Marie l'attitude de Marthe.

N'oublions pas que nous examinons le dernier chapitre du traité sur les degrés d'humilité et d'orgueil, et précisément sur la manière de faire face à l'extrême enfoncement infernal dans l'orgueil de celui qui nie Dieu, pour qui il semble désormais inutile de demander le salut et la conversion.

¹ *Denique quod nostris meritis deest, verecundia fortasse supplebit.*

La « *verecundia* » est le contraire de la présomption orgueilleuse, parce qu'elle signifie l'attitude qui consiste à se tenir devant Dieu avec l'humble conscience de ne rien mériter et de pouvoir tout attendre de sa miséricordieuse bonté.

Le terme latin « *verecundia* » est plus riche et plus élevé que le sens actuel de son dérivé italien *vergogna* (honte), car il dérive du verbe « *vereri* », qui exprime une attitude de révérence, de vénération et de respect, marquée par une certaine crainte, comme dans la crainte de Dieu. On peut certainement le comparer à la révérence envers Dieu, les supérieurs et les aînés que saint Benoît demande dans la Règle. Le terme exprime aussi l'interrogation inquiète de celui qui a conscience de ne pas posséder la réponse, comme Marie devant l'ange Gabriel. C'est une attitude d'humilité qui reconnaît la supériorité de l'autre et attend de lui la clarté, la force, l'aide, le salut.

Et c'est précisément cette vérité du cœur, cette position de crainte et de confiance devant Dieu, que saint Bernard découvre comme étant ce qui permet au pasteur de ne pas s'enfermer dans l'impuissance face aux choix négatifs humainement irréversibles. Au pasteur confus et impuissant, Dieu ne demande rien d'autre que l'offrande d'un cœur humble et vide qui s'ouvre silencieusement à l'impossible.

Cela fait penser aux mots qu'Alessandro Manzoni met sur les lèvres du cardinal Federigo Borromeo lorsqu'il reprend Don Abbondio de sa lâche infidélité à la mission pastorale : « Rachetons le temps : minuit est proche ; l'Époux ne peut pas tarder ; gardons nos lampes allumées. Présentons à Dieu nos cœurs misérables et vides, afin qu'il veuille les remplir de cette charité qui répare le passé, qui assure l'avenir, qui craint et qui fait confiance, qui pleure et qui se réjouit, avec sagesse, et qui devient dans tous les cas la vertu dont nous avons besoin. » (*Les Fiancés*, ch. XXVI).

Saint Bernard trouve dans la Vierge Marie cette position vécue avec une humilité et une efficacité parfaites. Il le fait en méditant l'évangile des noces de Cana, dans lequel la Vierge présente à son Fils, avec une humilité et une compassion empruntées de discrétion, la misère de la famille humaine, sans demander expressément un miracle, mais en s'ouvrant à sa possibilité par l'offrande de la foi et de l'espérance confiante de son cœur.

« La tendre mère a abordé son Fils tout-puissant : elle n'a pas mis sa puissance à l'épreuve, elle a cherché à découvrir sa volonté » (XXII,53).

Je souligne le noyau de cette phrase latine, vraiment génial sur les plans théologique et littéraire : « *potentem pia Filium mater adivit* ». La place de chaque mot n'est pas accidentelle. Il aurait pu écrire : « *pia mater potentem Filium adivit* ». Au lieu de cela, il insère « *pia* » entre « *potentem* » et « *Filium* ». De la sorte il exprime cette intuition : la *pietas*, c'est-à-dire la pieuse compassion maternelle de Marie, vient pour ainsi dire s'interposer entre la toute-puissance divine du Christ et le fait qu'il soit le Fils de Dieu et de Marie. La Mère de Dieu ne demande pas le miracle de la transformation de l'eau en vin, mais elle s'approche (*adivit*), c'est-à-dire qu'elle se rend présente, elle s'insère avec l'humble *pietas* de son cœur précisément là où la volonté de son Fils, pour ainsi dire, administre son pouvoir envers l'humanité.

La piété de Marie pousse la piété de Dieu au secours, à la rédemption, à la résurrection de l'homme perdu. Ainsi, Marie nous apprend « à gémir pieusement plutôt qu'à demander avec présomption » (cf. §52)².

La pieuse discrétion (*verecundia*) est vraiment le contraire de la présomption. C'est se tenir devant Dieu dans l'humble conscience de ne rien mériter et, précisément pour cette raison, de tout attendre de sa miséricorde. Marie nous enseigne le *Stabat Mater* comme la prière du cœur impuissant qui accueille la grâce à sa source crucifiée et pascale.

C'est comme si, pour sauver son frère enfoncé par présomption dans le reniement de Dieu et l'éloignement de Lui, le pasteur devait offrir l'antidote de sa propre position devant Dieu, en offrant silencieusement pour son frère et fils perdu la confession de sa propre indignité, de sa perdition et de sa misère. Même saint Pierre a été mieux formé à la charité pastorale par son misérable reniement que par sa présomption de pouvoir donner sa vie pour Jésus.

C'est avec cette conscience, éclairée surtout par l'exemple des femmes évangéliques, que Bernard, à la fin du chapitre et de tout le traité, revient au nœud pastoral d'où il est parti, lorsqu'il s'est demandé : « Y aurait-il encore un refuge pour l'espérance là où il n'y a plus de place pour la prière ? » (XXII, 52). L'espérance est le dernier refuge de ceux qui aiment d'un amour qui ne se rend pas à la mort, pas même à la mort de l'âme. Bernard considère à nouveau son fils et frère excommunié : « s'il arrive à l'un de nos frères (...) de mourir d'une mort non corporelle, mais spirituelle [*in anima*] » (XXII,55). Il meurt dans son âme et, comme un cadavre en décomposition, ne peut plus « supporter les vivants – ou les vivants le supporter » (ibid). À la fin du chapitre, Bernard souligne que la situation de ce frère est si grave que l'Église, le Vendredi Saint, prie pour toutes les catégories de pécheurs et d'infidèles, mais pas pour les excommuniés (§56).

Quelle forme doit donc prendre la charité qui ne cesse d'espérer ? Jusqu'où doit aller l'espérance du pasteur qui ne sait pas ou ne peut plus demander ?

J'ai lu récemment dans un livre du Card. Aveline une phrase qui exprime parfaitement ce point crucial de toute vie spirituelle appelée à une maturité extrême et essentielle : il s'agit de cheminer « d'une prière de demande vers une prière d'abandon », une prière qui rejoint la prière suprême du Christ lui-même : « C'est dans l'inaction consentie de la croix que le Christ a sauvé le monde en s'abandonnant entre les mains du Père après lui avoir rendu témoignage par le don de sa vie: *Père, entre tes mains je remets mon esprit* (Lc 23,46) ».³

Cette prière coïncide avec les profondeurs du cœur, où le cœur du pasteur, comme celui de Marie près de la croix ou celui de Marthe devant Jésus au tombeau de Lazare, n'est plus qu'un cri tremblant et silencieux. Bernard écrit : « Si mes plaintes sont toujours emplies de foi, je n'ai plus autant foi dans le pouvoir de ma prière. Je n'ai pas l'audace de dire ouvertement: "Viens, Seigneur, ramène notre mort à la vie",

² *magis pie gemere quam petere praesumptuose*

³ Jean-Marc Aveline, *Dieu a tant aimé le monde, Petite théologie de la mission*, Ed. Cerf, Paris 2023, p. 46.

et pourtant, dans le trouble d'un cœur incertain, je poursuis mon appel intérieur: "Peut-être, – peut-être –, ah ! peut-être [*Si forte, si forte, si forte* : on dirait un cœur qui bat fort] le Seigneur exaucera-t-il le désir des pauvres, et son oreille sera-t-elle sensible à la disposition de leur cœurs [*praeparationem cordis eorum*] ? » (§ 55).

C'est comme si Bernard découvrait que le sentiment même d'impuissance à prier et à espérer dont parle au début l'apôtre Jean est en nous le lieu du cœur qui accueille la grâce impossible. Car c'est le lieu intérieur où nous n'offrons plus à Dieu quelque chose, même la prière, mais notre cœur qui se reconnaît totalement impuissant. C'est là que la prière vient coïncider avec l'humilité mariale qui obtient tout et triomphe de tout.

L'orgueil et ce qu'il provoque chez l'homme et dans le monde n'est jamais vaincu par une puissance qui le dépasse. La seule puissance plus forte que l'orgueil est l'impuissance de l'humilité qui, dans le Christ crucifié, a déjà vaincu toutes les victoires orgueilleuses du mal.

Dieu permet que les pasteurs fassent l'expérience de l'impuissance face aux brebis perdues, précisément pour que « la mort de l'âme », qui semble aujourd'hui gagner le cœur de l'humanité, soit vaincue par la prière impuissante des cœurs pauvres et mendiants, qui, en se confiant eux-mêmes à Dieu, lui confient tout. Il ne suffit plus d'attendre que Dieu fasse tout *au-delà* de notre prière, mais qu'il trouve en nous le lieu et l'occasion de se donner Lui-même.

Pour les pécheurs, une simple guérison, une simple survie ne suffit pas : il faut la résurrection de l'âme de celui qui, par orgueil, est « *excommunicatus* », c'est-à-dire en dehors de la communion avec Dieu et le prochain. La mort de l'âme est une mort à la communion, c'est-à-dire à l'amitié qui accomplit le « je » dans le « nous » filial et fraternel de l'Église.

Le cœur vide que le pasteur offre à Dieu est comme une porte silencieusement ouverte entre les frères perdus et le Père miséricordieux. Par elle, Dieu peut sortir, par le Christ et le souffle de l'Esprit, chercher ceux qui sont perdus, et ceux qui sont perdus peuvent revenir dans la maison de la communion avec le Père.

Chaque pasteur, chaque père, mère, ami, frère, face à celui qui est perdu, mort dans son âme, ne doit pas alors comprendre *ce qu'il doit faire*, mais *comment se tenir devant Dieu*.

Bernard découvre que son cœur troublé et impuissant, qu'il percevait comme un obstacle à surmonter pour remplir sa mission de père, est en réalité l'offrande et l'instrument le plus précieux que l'on puisse présenter à Dieu pour que les frères et sœurs perdus aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.

Au fond, les femmes de l'Évangile, *Christi familiares*, lui ont appris à accueillir sa souffrance comme douleurs d'enfantement pour donner naissance au Christ dans les âmes.